

YRSA SIGURÐARDÓTTIR

Succion

roman traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy

ACTES SUD

Le livre est dédié à Mjása et Pilla.

PROLOGUE

Septembre 2004

L'école projetait des ombres glaciales sur le terrain désert. Plus loin, le soleil réchauffait les rares passants dont le trajet passait par là. Lorsqu'ils entraient dans l'ombre ils se pelotonnaient comme ils le pouvaient dans leurs vêtements d'hiver et hâtaient le pas en direction de la lumière. Le temps était calme, seule une froide bourrasque qui dansait dans la cour de l'école poussait les balançoires installées dans un coin. Elles tanguaient doucement comme si des enfants invisibles s'y ennuyaient. Comme Vaka. Mais le gel l'incommodait plus que l'ennui. Il lui piquait les joues et ses orteils devenaient douloureux. Elle avait froid partout et le perron glacé sur lequel elle était assise accentuait ses frissons. Comme sa doudoune toute neuve était trop courte pour isoler ses fesses du froid, elle commençait à regretter de ne pas avoir écouté sa maman. Elle aurait dû choisir un modèle plus long. Mais il n'était proposé qu'en bleu foncé alors que le court existait aussi en rouge. Vaka rectifia la position de son sac à dos. Elle ferait peut-être mieux d'aller au soleil. Elle attendrait au chaud. Elle s'embêterait aussi là-bas toute seule, mais au moins elle serait à l'abri du froid. En même temps elle avait peur de quitter cette zone d'ombre que l'école projetait sur toute la longueur de la cour. Si elle s'éloignait, son père risquait de ne pas la voir et de repartir sans elle. Non, elle préférait avoir froid.

Une voiture de la même couleur que la sienne approchait, mais son excitation ne dura pas. Ce n'était pas sa voiture et

ce n'était pas lui. S'il l'avait oubliée ? C'était son premier jour de classe dans cette nouvelle école, il croyait peut-être qu'elle pourrait rentrer à pied, comme avant. Pour la centième fois de la journée elle eut un pincement au cœur en pensant à son ancien chez-soi. Sa nouvelle chambre était plus belle et plus grande que celle de l'ancien appartement, mais c'était bien la seule chose qui était mieux. Pour tout le reste ça n'allait plus. Surtout à l'école. À cause des autres enfants. Elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait. Dans sa classe d'avant elle savait comment tout le monde s'appelait, et connaissait même le nom des animaux préférés de ses copines. Maintenant elle avait la tête pleine de nouveaux prénoms et de nouveaux visages qu'elle n'arrivait pas à assembler. C'était comme avec les jeux de mémoire, elle ne gagnait jamais, sauf quand sa maman faisait exprès de perdre.

Vaka renifla. Combien de temps faudrait-il à son père pour comprendre qu'il devait venir la chercher ? Elle se retourna et examina du haut en bas la façade de l'école, dans l'espoir d'y déceler une présence. Mais les fenêtres se fondaient dans l'obscurité de l'ombre froide. Elle ne distinguait aucun mouvement. Un coup de vent lui cingla les joues et lui lacéra le dos. Elle bondit sur ses pieds et gravit les marches jusqu'à l'entrée. Il devait bien y avoir encore un adulte à l'intérieur. Quelqu'un qui la laisserait téléphoner. Mais la porte était verrouillée. Ça ne servait à rien de frapper, les mugissements du vent couvraient le bruit de ses coups. Elle laissa retomber sa main et resta les yeux levés sur les battants de la grande porte, avec le faible espoir qu'ils s'ouvrent malgré tout. Mais comme rien ne bougeait, elle revint s'asseoir. Avec un peu de chance la marche serait moins froide.

Elle n'y pensa plus quand elle se retourna. En bas du perron se tenait une petite fille qu'elle avait remarquée dans sa nouvelle classe. Elle ne l'avait pas entendue approcher. Elle était peut-être arrivée sur la pointe des pieds, mais pourquoi elle aurait fait ça ? Elle ne mordait pas, elles n'étaient pas des ennemies. Même si elles ne se connaissaient pas, Vaka se souvenait très bien d'elle. C'était difficile de faire autrement. Il lui manquait deux doigts à une main. Le petit doigt

et l'annulaire. Elle était assise toute seule au premier rang et ne faisait pas de bruit. Vaka avait cru d'abord que c'était aussi son premier jour dans l'école, mais comme le professeur ne l'avait pas présentée en même temps qu'elle, elle avait changé d'idée. Quand les enfants avaient eu la permission de parler entre eux à l'intérieur de la classe, la petite fille n'avait pas dit un mot et ne s'était pas mêlée aux autres. Pendant la récréation elle s'était assise à l'écart, elle regardait devant elle, comme Vaka sur son escalier. Elle n'avait pas bougé, même pas quand deux garçons avaient chantoné un morceau de comptine que la grand-mère de Vaka fredonnait de temps en temps : "Petit doigt, petit doigt, où es-tu ? Annulaire, annulaire, où es-tu ?" Vaka avait trouvé ça horrible mais les autres enfants n'avaient pas l'air choqués. Finalement elle avait détourné les yeux sans oser s'en mêler. Elle était nouvelle.

— L'école est fermée. Ils ferment toujours quand l'école est finie, dit la petite fille avec un sourire gêné si furtif que Vaka crut s'être trompée, mais elle avait un très joli visage.

— Ah bon !

Vaka se balançait d'un pied sur l'autre dans l'escalier. Elle ne savait jamais comment s'y prendre pour lier connaissance avec d'autres enfants ou pour parler à des inconnus. La journée s'était écoulée sans qu'elle ait trouvé l'occasion de sortir de sa coquille.

— Je voulais demander si je pouvais téléphoner.

— Va voir à la station-service. Elle est juste à côté, dit la petite fille en désignant une rue.

Elle portait des mouffes pour cacher sa main abîmée.

— Je n'ai pas de monnaie, répondit Vaka, gênée, après avoir ravalé sa salive.

Normalement sa mère lui donnait son argent de poche le vendredi mais elle oubliait régulièrement de le faire. La plupart du temps c'était sans importance mais parfois c'était grave. Comme maintenant. Aussi grave que d'oublier de venir la chercher à l'école. Les adultes n'avaient aucune mémoire.

— Oh ! s'exclama tristement la petite. Moi non plus.

Elle ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose mais elle serra les lèvres.

Alors que Vaka était au large dans sa doudoune neuve, le manteau de sa compagne était trop juste pour elle. Les manches étaient trop courtes et elle n'avait pas réussi à remonter complètement sa fermeture éclair. Elle ne portait pas de bonnet et ses cheveux en bataille tournoyaient au gré du vent. Malgré le temps sec, elle portait de vieilles bottes en caoutchouc déteintes. Seules ses jolies mouffles colorées étaient neuves et propres.

— Ça ira comme ça. Je vais attendre, dit Vaka en se forçant à sourire.

C'était difficile d'attendre comme ça sans savoir. Elle avait toujours aussi froid et en plus, maintenant elle avait faim. Si papa était arrivé à l'heure elle serait assise dans leur nouvelle cuisine. Elle aurait du pain grillé. Le beurre fondrait sur sa langue, avec la confiture. Cette sensation ne fit que renforcer sa faim.

La petite fille piétinait en bas des marches.

— Tu veux que j'attende avec toi ? demanda-t-elle sans regarder Vaka, mais en fixant la cour vide, sur le côté. Je peux si tu veux.

Vaka ne savait pas quoi répondre. Qu'est-ce qui valait mieux ? S'asseoir toute seule et geler sur place, ou essayer de trouver quelque chose à dire à cette petite fille dont elle ne connaissait pas le nom ? Du haut de ses huit ans, elle savait qu'il n'y avait qu'une seule bonne réponse à une question comme celle-là.

— Oui, merci, si ça te fait plaisir, dit Vaka.

La petite se tourna vivement vers elle avec un grand sourire.

— Mais je devrai partir dès que papa sera arrivé, ajouta-t-elle.

— Bien sûr, répondit la petite, le regard vide.

Elle ne souriait plus. Vaka essaya de sauver la situation. Elle n'avait pas oublié la méchanceté des garçons à l'égard de sa petite camarade, qui avait l'air si seule.

— Papa pourra peut-être te ramener chez toi ? hasarda-t-elle.

Elle regretta aussitôt ses paroles, car elle avait souvent entendu ses parents se plaindre du prix de l'essence. Impossible de demander à son père de faire un trop long détour, ils

n'avaient pas beaucoup d'argent depuis qu'ils avaient acheté la nouvelle maison. C'était pour ça que sa doudoune était trop grande, comme ses chaussures.

— Tu habites loin d'ici ?

— Non, juste là-bas derrière, dit la petite fille en montrant l'école.

Elle parlait sûrement du groupe de maisons qui avait attiré l'attention de Vaka quand elle s'était promenée dans la cour arrière pendant la récréation. Un haut grillage les séparait de l'école. Des ordures de toutes sortes s'entassaient juste en face de la cour : des cartons froissés et délavés, des chiffons, des sacs en plastique, des feuilles mortes. Vaka, qui n'aimait pas la saleté, avait trouvé cet endroit dégoûtant, mais comme c'était la seule zone où elle n'entendait plus résonner les voix cruelles des garçons, elle s'était éloignée jusqu'à la hauteur du grillage et du tas d'ordures.

Elle n'entendait plus que l'écho des jeux des enfants. Elle avait regardé de plus près les maisons et leurs jardins. Heureusement que ses parents n'avaient pas eu l'idée d'acheter l'une d'elles. Elles étaient aussi mal entretenues que la clôture, avec leurs peintures délavées et leurs jardins envahis de broussailles. Quelque chose luisait dans un coin, c'était un barbecue rouillé qui émergeait d'une touffe de mauvaises herbes, Vaka n'en crut pas ses yeux quand elle s'aperçut que la végétation débordait de la grille de cuisson. Des rideaux assortis à la saleté des vitres pendouillaient le long des fenêtres. Ailleurs on avait suspendu des couvertures ou même des journaux ou des cartons. Ce spectacle était si pénible que Vaka s'était retournée du côté du groupe des enfants, qui faisaient comme si elle n'existait pas.

Mais ce quartier avait au moins un avantage. Il était à côté de l'école. Peut-être qu'on la laisserait téléphoner, dans la maison de sa nouvelle camarade ? Il ne lui faudrait que quelques minutes pour marcher jusque-là. Si son père arrivait entre-temps il n'irait pas bien loin. Vaka s'arma de courage.

— Euh... Est-ce que ça serait possible que je téléphone chez toi ?

La mine terrorisée de sa camarade la fit tressaillir.

— Chez moi ? fit-elle en ravalant sa salive.

Elle baissa les yeux sur ses mouffles et tâtonna sa main mutilée.

— Tu ne crois pas que ça serait mieux d'attendre ici ? Ton papa ne va sûrement pas tarder.

— Oui, sans doute, admit Vaka en rajustant son sac à dos.

Il lui paraissait de plus en plus lourd, comme si les minutes écoulées depuis qu'elle attendait s'accumulaient dedans.

— Mais si je téléphone, après, tu pourrais venir jouer chez moi, ajouta-t-elle.

À la place de la petite fille elle serait heureuse de quitter sa chambre si elle habitait dans l'une de ces horribles maisons. C'était peut-être pour ça qu'elle avait réagi aussi bizarrement. Elle ne voulait pas qu'on sache comment c'était chez elle. Vaka s'empressa de lui dire que ça lui était bien égal comment était sa maison.

— D'accord. Mais tu feras vite, répondit-elle après quelques instants d'hésitation. Et seulement si on peut aller jouer chez toi après. Il ne faudra pas parler fort. Papa est sûrement en train de dormir.

Vaka acquiesça, contente d'avoir réussi à la convaincre. Elle venait enfin de faire la connaissance d'une élève de sa classe. Elle espérait se lier d'amitié avec celles de ses camarades qui étaient les plus drôles et les plus populaires, mais elles ne s'intéressaient pas à elle. Elles n'avaient sans doute pas besoin de se faire de nouvelles amies. Cette petite fille était sa chance, elle avait l'air très gentille même s'il lui manquait des doigts. En tout cas elle n'était pas méchante. Mais l'angoisse la saisit dès qu'elles se mirent en route. Les misérables maisons lui revenaient en mémoire. Soudain elle n'eut plus envie d'entrer dans l'une d'elles. Elle aurait dû rester sur l'escalier tout froid. Mais c'était trop tard. Elles avaient quitté la cour de l'école, elles se dirigeaient vers le petit lotissement et marchaient dans le soleil.

Pourtant Vaka ne se réchauffait pas. Elle avait encore plus froid.

Elle ne savait pas quoi inventer pour faire demi-tour sans blesser sa nouvelle amie. La petite fille marchait comme elle

en silence. Comme elle, elle paraissait consciente que chaque pas les rapprochait de leur destination. Elles n'avaient pas échangé un seul mot lorsqu'elles s'arrêtèrent enfin sur un bout de trottoir crevassé, devant l'une des maisons que Vaka avait regardées pendant la récréation. Elle parcourut des yeux la façade en veillant à ne pas bouger la tête pour que sa compagne ne remarque pas qu'elle examinait les lieux. C'était la maison la plus sordide de toute la rue. Elle n'avait qu'un étage, avec en guise de toit une tôle en acier rouillé qui n'avait pas été repeinte depuis des années. Sur le devant, le jardin était dans le même état que ceux qu'elle avait vus le matin au dos des maisons. Au milieu des pissenlits un tricycle était couché sur le côté, aussi rouillé que la maison. Les vitres étaient ébréchées et on n'avait même pas fait l'effort d'accrocher des rideaux présentables aux fenêtres qui donnaient sur la rue. Pour compléter le tableau, la porte d'entrée était tout de travers. C'était un endroit mauvais.

Vaka se creusait toujours la cervelle pour trouver une raison de faire demi-tour, mais il lui fallait du temps.

— Viens, dit la petite fille en la regardant avec sa mine triste. J'habite ici. Il ne faut pas faire de bruit, dépêche-toi. Après on ira jouer chez toi. D'accord ?

Ses yeux sans couleur brillaient d'impatience. Vaka se sentit obligée d'accepter.

Elle la suivit jusqu'à l'entrée. Son sac pesait autant que si on l'avait rempli de pierres. Chaque pas était une nouvelle épreuve. C'était comme chaque fois qu'elle avait conscience de faire quelque chose qui tournerait mal, mais qu'elle le faisait quand même. Comme le jour où elle avait emporté trop d'assiettes d'un coup sur la table de fête et les avait fait tomber. Il lui avait suffi de soulever la pile pour se rendre compte que c'était trop lourd pour elle, mais elle avait continué quand même. Et cassé toutes les assiettes. Maintenant c'était tout pareil.

La petite fille venait de saisir la poignée de la porte.

— Viens. Rappelle-toi, il faut que tu te dépêches !

Elle chuchotait comme si un monstre qui ne devait pas deviner leur présence attendait à l'intérieur.

Vaka hochait la tête tristement et franchit le dernier mètre qui la séparait de la porte. Qui menait du soleil à l'ombre. Une odeur âcre mêlée de relents de cigarette la saisit. Elle retroussa le nez malgré elle. La petite fille ferma la porte et ce fut l'obscurité. Ça valait peut-être mieux car Vaka ne voyait pas le désordre qu'elle devinait à l'intérieur et sa compagne ne pouvait pas distinguer son visage effrayé.

— Le téléphone est en haut. Viens, murmura la petite fille – si bas que Vaka l'entendit à peine – en regardant partout autour d'elle.

Comme Vaka ne se décidait pas, elle agita les bras en signe d'impatience. Elle avait ôté son manteau mais n'avait retiré qu'une moufle. Vaka détacha ses yeux de la moufle qui dissimulait la main privée de doigts et avança prudemment dans l'entrée. Aussitôt, à l'étage supérieur, le plancher craqua. La petite fille sursauta et regarda en l'air. Son visage était déformé par la terreur.

Vaka était tétanisée, ses paupières la brûlaient, elle allait éclater en sanglots. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Elle poussa un gémissement à peine audible malgré le silence de la maison. C'était une terrible erreur. Pire que les assiettes. Submergée par le désespoir, elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle pensa seulement qu'elle ne connaissait même pas le nom de la petite fille.

La police de Hafnarfjörður recherche Vaka Orradóttir. Vaka est âgée de huit ans, elle a des cheveux châtain, elle est petite et mince. Elle porte une doudoune rouge, un bonnet rouge, un jean et des baskets roses. Vaka a été vue pour la dernière fois aujourd'hui à quinze heures, au moment où elle sortait de l'école de Hafnarfjörður pour rentrer chez elle. Il est possible qu'elle soit encore en ville. Les personnes qui pensent avoir vu Vaka sont priées de prendre contact avec la police de Hafnarfjörður au numéro 525 3300.

2016

Huldar laissa glisser de son bureau la pile des photocopies de l'école. En dehors d'une collection de gobelets de café à moitié vides, il ne restait pratiquement rien devant lui. Il n'héritait plus que des tâches dédaignées par les autres policiers. Comme cette histoire d'école. Elle allait immanquablement alimenter les plaisanteries dont il était déjà l'objet, lui, le supérieur hiérarchique tombé en disgrâce et mis sur la touche. Désormais relégué au fond de l'open space, c'était tout juste s'il apercevait de loin son ancien bureau.

Il prenait soin de ne jamais regarder dans sa direction. Au fond ça lui était bien égal d'être tombé en bas de l'échelle, mais il ne supportait plus que ses ex-subordonnés l'évitent comme si sa chute était contagieuse. Contrairement à ce qu'il espérait, ses collègues étaient loin d'avoir reconduit les relations qu'ils entretenaient avec lui avant sa promotion. Leurs silences quand il apparaissait et leurs chuchotements dès qu'il s'éloignait lui étaient si pénibles qu'il en arrivait à regretter de ne plus être à la tête de la brigade.

Ces regrets ne duraient pas car il se rappelait aussitôt combien il était malheureux pendant cette période. Des formulaires à n'en plus finir, des rapports, des réunions et toute une paperasse inutile. Si quelqu'un lui avait détaillé le profil du poste, il n'aurait jamais accepté pareille promotion. Malheureusement on avait été avare d'explications quand on la lui avait proposée. La présentation et le mode de désignation s'étaient réduits à une unique phrase de quatre mots : "Voulez-vous devenir chef ?" La direction était sur les dents. Une succession

de scandales s'était soldée par la mise à l'écart de la plupart des dirigeants et c'était presque par hasard que le choix s'était arrêté sur lui. Le recrutement des policiers ne reposait pas sur des diplômes universitaires ou leur équivalent. On s'était donc rabattu sur les seuls critères qui permettaient d'opérer un classement, à savoir l'âge et l'ancienneté. Mais après les tumultes suscités par les derniers scandales, Huldar soupçonnait sa direction d'avoir eu recours à un troisième critère : la taille. Pour lui c'était une évidence. Quand les décideurs avaient ouvert la chasse, ils l'avaient vu dépasser d'une tête les autres policiers. Si à cet instant-là il avait été assez inspiré pour s'asseoir ou se pencher, il aurait conservé l'emploi qu'il occupait à l'époque dans l'organigramme. C'est-à-dire au milieu. Pas tout en bas.

Mais Huldar ne gardait aucune rancune contre ceux qui lui avaient offert le poste. Il était libre de le refuser après tout. Il n'en voulait à personne d'avoir été rétrogradé. On ne pouvait plus le laisser en première ligne. Il avait raté son enquête criminelle avec un brio sans égal. Quand il avait tenté d'expliquer la chose à une de ses sœurs, il s'était comparé à un chirurgien convoqué en urgence qui se serait rué dans la salle d'opération en brandissant un scalpel, mais qui aurait trébuché et décapité son patient.

Le plus grave, c'était qu'il avait entraîné Freyja dans sa chute, Freyja, l'ex-directrice de la Maison des enfants. Comme les autorités de la Protection de l'enfance ne lui avaient pas pardonné d'avoir abattu un homme dans les locaux de l'institution, elle était redevenue une simple psychologue.

En définitive ils pouvaient s'estimer heureux tous les deux de ne pas être à la recherche d'un emploi.

Mais visiblement elle lui en voulait toujours. Depuis le fatal événement ils s'étaient rarement croisés et c'était tout juste si elle lui accordait un regard. Tout son être respirait la colère et la cible de cette colère, c'était bien lui. Huldar fit la grimace. Il avait nourri l'espoir de renouer avec elle malgré une lamentable entrée en matière, un développement laborieux et une conclusion fracassante. Il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, leur première rencontre avait donné le ton. C'était déjà incroyable qu'il ait réussi à regagner sa confiance

après ça, même si leur entente n'avait pas duré. Dans les bars ou les discothèques qu'il fréquentait le soir, ses conversations avec les femmes l'avaient beaucoup déçu. Il avait appris à leur contact que la plupart d'entre elles ne s'intéressaient pas aux policiers. Lorsqu'il avait fait la connaissance de Freyja, il s'était donc fait passer pour un charpentier et il avait prétendu s'appeler Jonas : son deuxième prénom. Il avait couché avec elle sous une fausse identité. Il avait été contraint de tomber le masque quand ils s'étaient revus à l'occasion de l'enquête criminelle qui s'était soldée par le passage à la déchiqueteuse de leurs promotions respectives. Le charpentier Jonas avait été obligé de se présenter comme le policier Huldar.

Mais ce qui était arrivé une fois pouvait arriver de nouveau. Peut-être aurait-il une seconde chance après tout. Cette perspective lui réchauffait le cœur.

Il sourit au policier assis en face de lui. Le jeune homme lui renvoya la politesse avec un petit air gêné et retourna à son écran d'ordinateur, où il ne devait rien lire de bien passionnant. Le débutant était tout en bas de la hiérarchie, encore plus bas que Huldar. C'était le seul policier moins considéré que lui, mais ça ne durerait pas.

— Tu es débordé ? fit Huldar en prenant soin d'éviter l'ironie, car le garçon était d'une sensibilité malade.

Il avait grand besoin de s'endurcir mais un autre que lui s'en chargerait, il avait bien assez de soucis comme ça ! Il avait mieux à faire que de chaperonner un apprenti policier aussi peu dégourdi.

— Oui. Non.

Le front qui surmontait l'écran était écarlate.

— C'est "oui" ou c'est "non" ?

— Non, je ne suis pas débordé. Mais j'ai quand même de quoi m'occuper.

— J'espère que tu as compris que c'est bien mieux quand on n'a pas grand-chose à faire. En tout cas c'est l'avis des citoyens.

Huldar s'assit et tira les documents vers lui. Plus vite il en aurait fini avec ces foutaises, mieux ce serait. Il réprima un soupir pendant qu'il parcourait le texte écrit par une main d'enfant sur le dessus de la pile de feuilles :

En 2016, les voitures seront inutiles. À la place il y aura des petits hélicoptères qui voleront à l'énergie solaire. On aura trouvé des traitements contre le cancer et toutes les maladies graves. Personne ne mourra avant l'âge de cent trente ans. L'Islande sera toujours le meilleur pays du monde !

Elín – 9. C.

Deux cœurs et deux smileys suivaient la signature. C'était la première fois qu'il avait l'occasion d'en voir dans le cadre de son travail.

— Tu serais prêt à lâcher ta voiture pour un hélicoptère à énergie solaire ?

Il écarta deux lames du store et jeta un œil au-dehors. La clarté grisâtre de l'hiver ne suffirait pas pour décoller. Quant à voler, il ne fallait même pas y penser.

— Hein ? fit le jeune homme avec la voix d'un candidat à un oral d'examen.

— Rien.

Huldar était trop fatigué pour en dire plus. Il avait passé la soirée dans un bar avec ses copains, il avait veillé trop tard et bu trop de bières. Le garçon n'avait visiblement pas entendu parler de l'enquête qu'on lui avait confiée, ou alors il n'était pas rapide à la détente.

— On utilise des hélicoptères ?

— Oui, fit Huldar. Non, rectifia-t-il aussitôt, regrettant son affirmation. On n'a aucun hélicoptère. Je suis en train de lire ce que des écoliers ont écrit il y a dix ans au sujet de notre époque. L'un d'eux pensait qu'on se déplacerait dans des hélicoptères à énergie solaire. Ça promet pour les autres lettres !

Le jeune homme pivota sur sa chaise et fit face à Huldar. Il se prénomme Guðlaugur mais au commissariat on l'appelle toujours Gulli, malgré ses protestations. Ce serait "Gulli" jusqu'à ce qu'il ait fait ses preuves dans la brigade, pas avant et seulement s'il y parvenait. On ne faisait pas forcément long feu dans la police.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Dans le paquet de feuilles le directeur de l'école a découvert un texte assez bizarre. Alors il nous a contactés, expliqua Huldar en lui tendant la photocopie de la lettre sur les hélicoptères. À l'époque ils étaient jumelés avec une école primaire américaine. Ils avaient prévu d'enfouir un cylindre du temps dans le terrain de chaque école et de le déterrer dix ans après. Le but du jeu, c'était de comparer la manière dont les enfants des deux pays se représentaient l'avenir. Les élèves de neuvième classe ont imaginé à quoi ressemblerait l'Islande dix ans après. Et on a enfermé leurs lettres dans le cylindre temporel. Jusque-là rien à signaler. Mais un des petits Islandais a profité de l'occasion pour annoncer des meurtres. Je dois trouver son identité pour que les psychologues nous disent si l'adulte qu'il est devenu peut être considéré comme dangereux. J'ai de gros doutes mais il faut bien que j'étudie la question.

— Il a donné le nom de celui qu'il allait tuer ?

— Pas "le" mais "les" noms. Il mentionne six personnes. En fait il ne cite aucun nom, il n'a mis que les initiales. Et dans deux cas il n'en a mis qu'une.

Huldar feuilleta la liasse pour en extraire l'étrange texte. L'école lui avait fourni des photocopies des autres, mais il détenait l'original de celui-là. Lorsque la secrétaire lui avait tendu la feuille, elle avait fait la grimace. Puis elle avait paru soulagée que ça devienne le problème d'un autre.

Guðlaugur l'observait pendant qu'il examinait les feuilles. Huldar était heureux d'éveiller l'intérêt d'un de ses collègues. Ça ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Dommage que cette affaire soit aussi stupide, pensa-t-il.

— Le plus simple, ça ne serait pas de parler avec cet élève ? Ça ne devrait pas être compliqué de le retrouver.

— La lettre est anonyme.

— Alors comment tu vas t'y prendre pour savoir qui a mis cette lettre dans le cylindre ? Tu vas comparer l'écriture de son auteur avec des vieux devoirs scolaires ?

— C'est à peu près ça. Il y a une lettre de plus que l'effectif de la neuvième classe, cette année-là. L'auteur a dû en rendre deux. Je dois comparer celle qui annonce des meurtres

avec toutes les autres. Malheureusement ces gosses écrivaient comme des cochons.

— Il s'agit d'un garçon ?

— Oui. Ou d'une fille qui a écrit de la main gauche.

— Des empreintes digitales ?

— Oui, évidemment, répondit Huldar en riant. Tu penses bien qu'on va m'autoriser à faire analyser les empreintes de soixante-cinq lettres d'écoliers !

Il reprit la lettre sur les hélicoptères et la posa à côté de la pile.

— Pour ça il me faudrait au moins un cadavre. Six, ça serait l'idéal. Il saisit l'original et le relut en silence :

En 2016 ces personnes seront tuées : K., S.G., B.T., J.J., V.L. et I. Personne ne les regrettera. Surtout pas moi. Je suis très impatient.

Ni cœur ni smiley.

— Tu crois que ces gens sont tous en vie ?

— C'est possible, mais comment tu veux que je sache ? Avec deux initiales ou même une seule lettre ? répondit Huldar en tendant la feuille à Guðlaugur. D'après la secrétaire de l'école, aucune des victimes de ces dix dernières années n'avait ces initiales. En dehors d'un homme tué en 2013 dont le nom commençait par un K. Son meurtrier a été condamné, il n'a jamais fréquenté cette école et son âge ne colle pas. Évidemment je vais vérifier, même si je pense qu'on doit pouvoir s'appuyer sur le travail de cette secrétaire qui a épluché la liste des victimes et des assassins de tout le pays.

Guðlaugur se tut, le temps de lire la lettre. Puis il leva les yeux et observa Huldar d'un air indéfinissable. Il faisait plus jeune que son âge avec son nez et ses joues parsemés de taches de rousseur et son visage sans l'ombre d'une barbe alors que la journée était bien avancée. Il devait approcher de la trentaine. Il n'était donc pas beaucoup plus vieux que l'auteur anonyme de la lettre de menaces en cette année 2016.

— Il y a une page sur Wikipédia, dit Guðlaugur en rougissant de nouveau, ce qui ne l'aidait pas à paraître plus âgé. Avec tous les meurtres commis en Islande.